



**Quand ils ne deviennent pas coachs après leur carrière, les footballeurs ouvrent en général des restos, débattent du foot à la télé ou vivent simplement de leurs placements financiers. Un confort matériel que les joueuses, malgré le professionnalisme, ne sont pas prêtes de connaître. Pour elles, la trentaine rime bien souvent avec l'entrée dans la vie active classique. À condition, évidemment, de s'y être préparée...** Par Pierre Boisson et Julien Duez / Illustrations: Lola Beltran

# GAME OVER

## insert coins



Élise Bussaglia a joué son premier match de D1 à 15 ans, quelque part dans la Marne. Vingt ans après avoir glissé ce maillot du Saint-Memmie Olympique sur son corps d'adolescente, elle prendra sa retraite, à la fin de la saison. Elle aura 34 ans, et 192 sélections en bleu au compteur; c'est un monument du football féminin national. L'attendront alors deux mois de vacances -juillet et août-, le temps de déménager et de se préparer à sa seconde vie. Elle sera institutrice, rattachée à l'académie de Versailles. *"J'aimerais pouvoir revenir vers les Ardennes, mais c'est compliqué, raconte l'internationale française. Pendant les années où je n'ai pas exercé, je n'ai gravi aucun échelon, je n'ai pas les points nécessaires pour une mutation. Je repars d'ailleurs avec le salaire d'une débutante."* Pendant sa carrière de joueuse, Élise Bussaglia a travaillé comme aide à domicile. À Juvisy, par exemple, elle gardait des enfants le mercredi après-midi. Elle a aussi passé un été à l'usine et obtenu une licence de Staps, avant de passer le concours de professeur des écoles. C'était ce qu'on appelait le "double projet". *"Pour moi, l'idée a toujours été d'avoir un métier et, à côté, de pratiquer le sport que j'aimais. Travailler était la condition primordiale, le foot venait après. Jamais je ne pensais pouvoir vivre de mon sport."* Ce n'est qu'en 2012 qu'elle se met en disponibilité de l'éducation nationale pour se consacrer au ballon, à Lyon, puis à Wolfsburg et à Barcelone. Elle est payée pour jouer, épargne un peu, *"de quoi se lancer dans la vie, mais pas de se mettre à l'abri"*. Avec ses premiers salaires, elle a

fait comme tout le monde: elle a acheté un appartement pour ne plus payer de loyer. Revenue à Dijon avant la dernière coupe du monde féminine, elle gagne aujourd'hui

**"Aucune joueuse d'aujourd'hui ne finira rentière"**

Sonia Souid, agente de joueuses

2200 euros brut par mois. À peine plus que le salaire d'enseignante qui l'attend dans onze mois. Mais elle n'est pas inquiète: *"Un jour ou l'autre, il fallait bien que je revienne à la vie civile."*

### Des rêves, des inégalités salariales et des décrochages scolaires

Depuis la mise en place du grand plan de féminisation du football par la FFF en 2011, le football pratiqué par les femmes en France s'est professionnalisé à une vitesse unique dans l'histoire. L'OL et le PSG ont joué le rôle de locomotives, et l'obtention de la coupe du monde a servi de détonateur pour faire du championnat français l'un des plus rémunérateurs au monde. La génération du double projet a laissé place à des filles qui peuvent s'imaginer vivre convenablement de leur passion. *"Avant, quand je demandais à mes joueuses ce qu'elles voulaient faire comme métier, certaines répondaient 'prof d'EPS'. Aujourd'hui, c'est toujours 'footballeuse professionnelle'",* témoigne ainsi Cécile Locatelli, sélectionneuse de l'équipe de France U16. Et pourtant, l'été dernier, la vice-présidente de la FFF, Brigitte Henriques, a révélé que les joueuses de D1 émargeaient en moyenne à 2 500 euros brut mensuels. Chez les 23 Bleues ayant disputé le dernier mondial, l'élite, donc, le salaire moyen était de 5 000 euros. Seulement sept d'entre elles dépassaient la barre des 10 000 euros mensuels: toutes des joueuses de l'Olympique Lyonnais. La gardienne de Guingamp, Solène Durand, occupait la dernière place de ce classement avec 1700 euros brut. Des revenus très loin d'être suffisants pour se mettre à l'abri *ad vitam aeternam* et passer sa retraite dans un paradis fiscal. *"Aucune joueuse d'aujourd'hui ne finira rentière, assure l'agente clermontoise Sonia Souid, qui compte dans son carnet d'adresses des noms comme Amandine Henry, les sœurs Cascarino ou la néo-internationale Elisa De Almeida. Et ça, il faut s'y préparer le plus tôt possible, même à 20 ans, et ne pas attendre la fin de sa carrière."*



Problème: les jeunes pousses qui passent entre les mains de Cécile Locatelli voient leur avenir d'un autre œil. "Je m'aperçois que les nouvelles générations ont du mal à réaliser ce qu'elles gagnent correspond au salaire de quelqu'un qui a un emploi classique et qu'elles auront du mal à vivre de leur petit patrimoine après leur carrière, note la sélectionneuse des U16. Footballeuse, ce sera leur métier pendant grosso modo dix ans, et encore, si elles ne se blessent pas! Mais après? La réponse est beaucoup moins claire et ça m'inquiète un peu." Selon elle, un premier salaire de 1500 euros mensuels ou même de 700 euros (soit le minimum requis pour un contrat fédéral) est aujourd'hui parfois une raison suffisante pour lâcher les études. La professionnalisation a en effet également attiré des joueuses en difficulté scolaire, qui espèrent trouver dans le football une planche de salut. David Huttin, coordinateur emploi formation à l'OL, a ainsi constaté la progression du nombre de "joueuses décrocheuses", avec un niveau scolaire très faible, qui les empêche d'intégrer une classe de seconde. "Avant, on en comptait peut-être deux ou trois par saison, désormais, c'est beaucoup plus, dit-il. C'est le sens de l'histoire, les filles vont connaître ce qui s'est passé avec les garçons: ceux qui décrochaient à l'école pouvaient faire du foot." Étudier moins pour s'entraîner plus est ainsi devenu une alternative plus ou moins sérieuse depuis que la salarisation a entraîné une revue à la hausse des ambitions des clubs. Ces derniers demandent désormais un investissement bien plus important de la part de leurs joueuses, surtout lorsqu'ils sont entraînés par des coaches issus du monde professionnel masculin. "Les clubs ont oublié qu'en foot féminin, le double projet reste une nécessité, déplore Locatelli. Ils les libèrent par exemple de moins en moins facilement pour les formations d'entraîneuses. Je me souviens de

filles qui ont raté des séances le matin parce qu'elles avaient entraîné en club et que leur coach ne voulait pas les lâcher. Les entraîneurs qui viennent du monde masculin peuvent mettre de côté une joueuse après une première année pro pas assez satisfaisante, ce n'est pas idéal pour la stabilité professionnelle." De quoi démotiver les footballeuses quant à l'entreprise d'un projet parallèle, la performance sportive étant devenue LA priorité absolue. Amélie Delabre en sait quelque chose. En 2018, tout juste



**“Les Diani, Katoto et Geyoro n’ont pas connu le monde amateur. Je suis là pour les sensibiliser et leur dire, ‘c’est génial ce que tu vis, mais ça va s’arrêter un jour.’”**

Sabrina Delannoy, directrice adjointe de la Fondation PSG et ancienne joueuse du club

après avoir décroché son bac S, cette jeune attaquante née au Puy-en-Velay quitte la D2 et l'AS Saint-Étienne pour se lancer dans le grand bain de la D1, au FC Metz. En Lorraine, convaincue de l'importance du double projet, elle s'inscrit en fac d'économie. "Mais j'ai dû arrêter peu de temps après, le foot me prenait trop de temps, regrette celle qui a été sacrée championne d'Europe U19 l'été dernier. À Saint-Étienne, peut-être parce que c'était un club de D2, ils étaient beaucoup plus attentifs à notre scolarité et toutes les filles étaient en double projet. Cette année, je vais commencer un BTS en assurances. J'en ai besoin, au cas où ma carrière ne se passe pas très bien. Mais de moins en moins de joueuses font quelque chose à côté parce qu'il y a davantage d'entraînements et de contraintes. Au FC Metz, on doit seulement être deux ou trois dans ce cas-là." Dans ce modèle professionnalisé –entraînement le matin/repos l'après-midi–, l'ennemi numéro 1 du double projet s'appelle Netflix, les jeunes joueuses les moins motivées préférant laisser défiler les épisodes sur leur canap' plutôt que de suivre une formation ou de bûcher des cours par correspondance. Et comment le leur reprocher? "Le souci, c'est qu'on les met dans un moule d'assistantat, estime l'ancienne joueuse du PSG Candice Prévost. Elles peuvent essayer de prendre le lead, mais elles sont dedans depuis toutes petites et ça, c'est nouveau. Donc c'est aussi aux clubs d'amener les filles vers plus de responsabilisation."

Europ Sports Reconversion (ESR) est une association créée par l'UNFP –le syndicat des footballeurs– en collaboration avec la fédération et la ligue professionnelle. Depuis vingt-cinq ans, ESR soutient les joueurs de foot masculins dans leurs projets professionnels, pendant et après leur carrière, en leur proposant

notamment des bilans de compétences et un accompagnement en lien avec Pôle emploi. En 2018, après plusieurs années de discussion, cette structure a enfin ouvert ses portes aux femmes: les joueuses intéressées peuvent désormais prendre contact avec un "conseiller en formation" de l'association. Jacques Glassmann, par exemple. "On discute avec elles et on leur propose ensuite un entretien en face-à-face, détaille celui par qui l'affaire OM-VA a éclaté. On regarde leur niveau, leurs diplômes, si elles ont un projet. Si oui, on lance une action, si non, on en construit une avec elles." L'an passé, seules trois joueuses se sont intéressées aux solutions proposées par ESR: la Brésilienne Simone Gomes Jatoba, et les internationales françaises Émelyne Laurent et Kadidiatou Diani. C'est peu, mais ça n'inquiète pas Glassmann. Et pour cause: vingt-cinq ans plus tôt, les hommes étaient dans la même situation. "Les filles commencent à se renseigner, ça va prendre un peu de temps, c'est normal, estime l'ancien joueur. Quand tu es dans le foot, tu as envie d'y rester le plus longtemps possible, pas de penser à l'après." De son côté, Fabien Safanjon, vice-président de l'UNFP et responsable de la section féminine, prévoit une augmentation considérable du nombre de syndiquées cette année et espère dépasser la barre des 50%. L'accompagnement des joueuses, selon lui, souffre surtout d'une non-clarification juridique. Celles-ci signent en effet des "contrats fédéraux", qui leur assurent un statut de salariée, mais dont les termes ne correspondent pas précisément à leur métier, et ne les protègent donc pas en conséquence. Si elles sont formellement professionnelles, elles exercent au sein de clubs qui n'en ont pas le statut. "Il faut à tout prix trancher rapidement pour savoir si la division 1 sera placée sous l'égide de la fédération ou de la ligue, considère Safanjon. Si on ne profite pas de l'effervescence post-coupe du monde, le souffle risque de retomber et en attendant, les filles sont dans un no man's land qui pèse sur leur pratique, et sur leurs projets de reconversion."

### La petite graine dans la cervelle

Devant le changement d'ère du football féminin de haut niveau, les clubs n'ont ceci dit jamais attendu que des décisions politiques soient prises pour faire bouger les choses. Comme souvent, c'est l'OL qui a en premier compris l'urgence –et l'intérêt– d'accompagner ses joueuses dans la planification de leur vie active une fois la trentaine passée. En 2012, le club recrute ainsi David Huttin comme "coordinateur emploi formation". "J'ai été engagé parce qu'il y avait une classe de décrocheurs scolaires, filles et garçons, resitue celui-ci. Il fallait leur trouver des parcours de formation, pour les préparer dès leurs 17 ans à l'après-carrière." Depuis qu'il est en poste, Huttin insiste quotidiennement auprès de ses élèves sur l'importance de suivre des cursus, trouver des stages en entreprise, ou encore se créer un réseau professionnel, au sein du club et à l'extérieur. Pas toujours simple. "L'une des difficultés pour les filles, c'est que leur environnement ne leur propose pas beaucoup d'ouvertures, leur spectre de recherche est assez limité. En gros, c'est la télé, le coaching, des métiers avec les enfants, ou celui que font leurs parents", explique celui qui s'appuie sur un réseau d'écoles, d'instituts de formation et d'environ 800 entreprises, partenaires de l'OL, qu'il peut mobiliser dans le cadre de stages pour les joueuses, aménagés sur leur temps de récupération. À celles qui sont en difficulté scolaire, la cellule emploi-formation propose du soutien. Cette année, sa fierté est d'avoir amené Selma Bacha, 18 ans et championne d'Europe avec les U19, jusqu'au bac. "Les études n'étaient pas sa priorité, remet le formateur, mais elle est maline, elle a fini par l'avoir, et on lui a planté la petite graine dans le cerveau, on sait qu'elle ne va pas lâcher."

Au PSG, Sabrina Delannoy, la joueuse la plus capée de l'histoire du club, fait partie de la génération du double projet obligatoire. Quand la section féminine du PSG s'est professionnalisée en 2012, la jeune femme a pourtant hésité entre se focaliser à 100% sur le football et conserver un pied dans une activité professionnelle. Elle a finalement choisi de garder un temps partiel au sein de la fondation du club.

Plutôt une bonne décision, puisqu'à sa petite mort en 2017, après douze ans sous la tunique parisienne, elle a été embauchée comme directrice adjointe de la fondation PSG, à laquelle elle consacre aujourd'hui 75% de son temps. En parallèle, Delannoy remplit également la fonction de conseillère dans l'accompagnement et la reconversion des joueuses au sein du club. "Ma mission consiste à être un point d'entrée et de contact avec les filles pour faire le lien avec les services support, explique-t-elle. Ma génération est passée pro à 25, 26 ans, on avait déjà toutes un bagage scolaire ou un autre métier. Mais nos jeunes, les Diani, les Katoto, les Geyoro, n'ont pas connu le monde amateur. Je suis là pour les sensibiliser et leur dire, c'est génial ce que tu vis, mais ça va s'arrêter un jour." Chaque année, elle prend ainsi la parole devant les Parisiennes pour leur présenter les différents métiers qui existent dans un club de football et les domaines susceptibles de les intéresser. Elle leur fait ensuite passer des fiches métiers et les aiguille vers des modules de formation qui pourraient leur convenir. "Le tout est de leur mettre le pied à l'étrier, rappelle Delannoy. On sait aussi qu'il faut qu'une ou deux joueuses s'y mettent pour lancer le mouvement."

### L'esprit, la petite mort et la fraîcheur

Laisser reposer la responsabilité et la charge de la reconversion des joueuses sur les clubs, en l'absence de statut clair et de politique fédérale, ne va pas sans problèmes. "La professionnalisation fait qu'il y a de plus en plus de transferts et que les joueuses changent plus souvent de maillot, renseigne l'agente Sonia Souid. Si une joueuse ne reste que deux ans dans un club, ce dernier va se sentir moins responsable vis-à-vis d'elle." Surtout, les footballeuses restent des salariées de leur employeur, dont l'intérêt est de maximiser leur rentabilité, et donc leurs performances sur le terrain. Pourquoi les pousser à mener des études sur leur temps libre plutôt que de les enjoindre à récupérer et préparer le match suivant? Un dilemme comélien auquel ne croit pas Delannoy. "Je suis sûre qu'une joueuse qui s'ouvre l'esprit sur autre chose que le sport va au contraire améliorer ses prestations. Quand j'avais le double projet, si je faisais un mauvais entraînement, je passais à autre chose très vite. Et c'est le moment où j'ai été la plus performante de ma carrière." À cette époque, le professionnalisme lui avait assuré une sécurité économique, qui lui permettait d'être également plus sereine en match. Aujourd'hui, dit-elle, l'enjeu est le même: une joueuse de 27 ou 30 ans dégradera plus d'assurance balle au pied si elle a déjà une idée de ce qu'elle fera quand elle aura raccroché les crampons. Ces prochains mois, Élise Bussaglia, elle, a prévu de se plonger dans ses cahiers, pour préparer ses cours de l'année prochaine. Ça ne lui fait pas très peur: elle va bachoter dur, comme elle a eu l'habitude de le faire sur les terrains de toute l'Europe depuis quinze ans. Les joueuses parviendront-elles un jour à gagner suffisamment pour voir venir, comme c'est le cas de leurs homologues masculins? Bussaglia ne croit pas que cela arrivera de son vivant. Cécile Locatelli, elle, pose une autre question: "Est-ce qu'on est certaines qu'on veut suivre la même direction que les hommes? Je ne sais pas si c'est souhaitable. Ceux qui suivent le foot féminin s'y intéressent aussi parce qu'on y trouve plus de fraîcheur, des joueuses à la tête bien faite, plus accessibles et moins formatées. On n'est peut-être pas obligées de calquer totalement notre modèle sur eux." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR PB ET JD

**“Les nouvelles générations ont du mal à réaliser ce qu’elles gagnent correspond au salaire de quelqu’un qui a un emploi classique et qu’elles auront du mal à vivre de leur petit patrimoine après leur carrière”**

Cécile Locatelli, sélectionneuse inquiète de l'EDF U16